

XYZ. La revue de la nouvelle



Corridors

Jacynthe Girard

Number 59, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. (1999). Corridors. *XYZ. La revue de la nouvelle*,(59), 24–28.

Corridors

Jacynthe Girard

Je suis dans le train qui roule et qui roule. Je suis assis sur la banquette, dans le train qui roule et qui roule. Mes épaules sont hautes et mon cou rentré, et je suis assis sur la banquette, dans le train qui roule et qui roule.

Mon pardessus gris couvre mes épaules haussées par la peur. Mon foulard blanc crème pend à mon cou enfoncé par la maudite peur. La maudite peur.

Je me colle à la fenêtre délavée par une pluie maigrelette. C'est froid. Glacial. Ça me prend au cœur et j'aime bien. Une sensation confirmant mon existence d'homme. Homme, comme, pomme, somme — toujours les mêmes mots qui martèlent l'espace. Des mots primaires, formant toutes les couleurs, toutes les nuances de la langue.

Je cherche les mots nouveaux. J'aspire aux mots simples, neufs. Neufs parce que utilisés de façon nouvelle. J'écris pour survivre ou plutôt n'écris pas. Je veux des résonances, de la musique dans la prose, des vers dans chaque mot. Je désire trouver les mots primaires, les présenter à la feuille et assister au mariage qui fera de moi un grand écrivain. J'écris vain. Vin.

Les mots ne me soulent plus. Ils deviennent fades, trop communs : ils s'éventent et ne s'inventent pas. Ou plus. Je n'arrive pas à les fondre ensemble afin qu'ils aient des contours harmonieux.

J'ai commencé à écrire en naissant. J'ai vu le jour par les mots. Et voilà qu'ils m'abandonnent. Mon écriture s'étiole, s'effiloche, me semble floue ou pompeuse ou débile. En tout, elle devient nauséuse.

Je ne retrouve pas la simplicité de l'enfant. Si je l'avais cette innocence, si je la tenais sous ma plume, si seulement... Mon érudition d'adulte retient un souffle d'enfant qui serait plus pur, si seulement j'oubliais que j'ai grandi... Une pureté sans l'écrasante logique adulte.

Logique du soldat adulte, enrégimenté dans la vie. Gauche, droite, gauche... demi-tour... droite! Quel délire!

Je sommeille dans le train qui roule et qui roule dans les ombres. Ma folie roule sous la banquette du train qui roule et qui roule dans l'ère noire.

Des enfants. Plein d'enfants. J'en vois plusieurs et j'en suis un. Je dessine un paysage : une forêt avec dedans un grand dragon rouge. On me dit : « Fais le ciel bleu. » Je préférerais des ciels roses, mais je prends mon crayon bleu. Je colore en appuyant fort. On me dit : « Sois doux, fais un dessin pâle. » Je ravale ma tornade et j'effleure mon papier. Mes gestes répétitifs m'ennuient. Je ne suis pas encore devenu un robot. Je déchire mon dessin et le jette dans la corbeille. On me dit : « Vilain garçon, méchant, indigne de notre école ! » Je remercie. Ne faut-il pas répondre poliment ?

Merci! Merci!! Merci!!! Merci!!!!

Merci.

Je me réveille dans le roulis du train qui roule et qui roule. J'extirpe mon calepin d'un repli de la banquette. Je dois écrire. Ne suis-je pas écrivain ? Il faut trouver l'histoire, une bonne histoire, cohérente, palpitante, intéressante... cent fois remâchée par tout le monde. Y visser un début et une fin, y couler des personnages dans un ciment épais, leur verser sur la tête une marée glauque de convenances. Ensuite, il faut clouer des mots à l'histoire. Des mots scientifiques, imposants, qui dédaignent les races avec leurs supérieures vérités. Aussi, obligation de coller des mots artificiels, gonflés, menteurs : c'est plus vendeur. Surtout, se censurer et faire plaisir aux autres. Ne penser qu'aux autres. Je joue mon rôle jusqu'au bout quand je joue.

Marcher dans les corridors, dans les corridors marcher.

Oyez ! Oyez ! Dans mon roman, mesdames et messieurs, il y aura de l'amour, du sexe, des problèmes bêtes et superficiels et une fin heureuse.

Murer les portes des corridors, avancer au rythme des mensonges.

Je vous résume, messieurs et mesdames, mon roman à venir. Vous aimerez l'histoire, puisque la télévision vous a habitués à ce genre de trame. Le récit débute quand une jolie jeune fille faible, craintive et émotive rencontre un beau, fort et rassurant jeune homme. Ils tombent amoureux en se voyant. Tout est beau, parfait et vide quand soudain — oh malheur ! — la jeune et jolie fille perd ses seins dans un écrasement d'avion. Son fiancé se désespère. Plus de seins à tripoter ! Il se questionne alors sur sa relation belle, parfaite et vide, et se console de sa perte en allant parier à une course de chevaux. Il y gagne un million de dollars. Youpi ! Son problème est réglé : il paiera à sa bien-aimée une chirurgie plastique qui lui redonnera des seins. Ensuite, les deux jeunes se marieront et auront une dizaine d'enfants atteints de malformations. Quel malheur ! Ils ne savaient pas qu'ils étaient frère et sœur. Heureusement, un médecin-fée trouve un vaccin contre les malformations dues aux relations consanguines. L'histoire se termine donc dans le bonheur, la paix, l'amour et patati et patata. (Applaudissements. Cris. Larmes. Évanouissements.)

Je suis calé sur la banquette du train qui roule et qui roule. Ma tête va éclater. Ce sera dégoûtant, ces morceaux de cerveau éparpillés partout dans le wagon !

Le contrôleur ordonnera aux voyageurs de fermer les yeux pendant qu'il ramassera les parties éparses de ma cervelle. Il enfilera des gants de caoutchouc, un masque à oxygène et prendra un à un les petits bouts spongieux. Il les lancera dans un grand sac noir. Un sac immense et immensément sombre. Quand il aura tout nettoyé, le contrôleur se dirigera vers un autre wagon, au pas de course, malgré les vibrations du monstre de ferraille. Il entrera dans les cuisines, demandera à parler au chef. Il lui vendra mes restes. Les passagers se régaleront !

La pluie tombe certainement. Mes paupières fermées repoussent toute cette eau dégoulinante. De toute façon, qu'importe ? La bruine comme l'orage jouent peut-être la comédie, eux aussi.

L'air humide et chaud paraît imprégné de sueur. La lumière baisse, les gares sont loin devant et derrière. Est-ce le jour ou la nuit ? Où vont ces polichinelles ? D'où partent-ils ? Ils ne vont nulle part, ils se démènent pour la galerie. Je me souviens d'un jour perdu où j'ai été moi-même. Dieu ! Ce que j'étais ennuyant ! Et rêveur ! Et bête ! Et perdu ! Et heureux ! Et vivant !... Mais ne le savez-vous pas ? Il faut faire semblant pour survivre. ILS veulent survivre et refusent de vivre. J'avais tort en vivant, il vaut mieux survivre.

Survivre dans les corridors, dans les corridors survivre.

Survivre, c'est vivre sur la vie, patiner sur son dos, en rayer légèrement la surface. Ces marques s'effaceront vite avec les rafales d'hiver. Survivre, c'est boire, fumer, tourner en riant, en dansant, en chantant ! Survivre, c'est dire qu'on adore Machin Chouette et en penser du mal. Survivre, c'est voler, violer, tuer lâchement !

Sommes-nous tous des lâches ?

Je regarde par la vitre d'un train qui roule et qui roule vite ou lentement — qu'en sais-je ? Je perds l'équilibre. Moi être en plein milieu du néant. Maman ! J'ai peur. Donnez-moi les certitudes d'avant, les fausses réponses rassurantes, la chaleur de l'ignorance ! Je tremble, tremble, tremble en dedans.

Pris dans un corridor, je ne veux ni survivre ni mourir.

Je suis incapable de vivre, l'enfant est trop loin, trop loin.

J'aperçois une lueur par ma fenêtre triste. Une lumière hésitante, frêle, timide, qui cligne imperceptiblement. Elle se rapproche et devient criarde, clinquante, trop fardée. Je descends à cette gare. Sans valise, avec seulement un pardessus gris et un foulard blanc crème.

Je me lève péniblement, ankylosé, comme au sortir d'un rêve. Je marche vers la sortie. Une femme et son enfant montent

dans le train. Le petit garçon me bouscule au passage. Il se hâte derrière sa mère dans le corridor.

« Hé! Petit! Prends mon foulard! Il fait si froid, tu en auras besoin! » Inutile, je le sais, mon appel est inutile.

L'humanité a été créée pour avancer dans un interminable corridor.

Jacynthe Girard est la gagnante collégiale (cégep de Jonquière).